

Laval théologique et philosophique



Jacques SARANO, *Le défi de l'espérance. Arracher et planter*, Paris, Le Centurion, 1973, (12.5 x 20 cm), 192 pages

Roger Ebacher

Volume 31, numéro 1, 1975

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020461ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020461ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ebacher, R. (1975). Compte rendu de [Jacques SARANO, *Le défi de l'espérance. Arracher et planter*, Paris, Le Centurion, 1973, (12.5 x 20 cm), 192 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 31(1), 96–97. <https://doi.org/10.7202/1020461ar>

COMPTES RENDUS

général, les grands prêtres et le haut clergé sont sadducéens. Ceux des Sadducéens dont nous entrevoyons l'existence sont des aristocrates; mais il devait y avoir des Sadducéens non aristocrates. Dans le groupe, il y a des scribes, dont nous ne savons ni l'importance, ni le rôle exact » (p. 355-356).

Quelques points nets se dégagent toutefois, à propos des attitudes fondamentales du groupe sadducéen devant la vie religieuse d'Israël. Il vaut la peine de citer un long passage de l'A. à ce sujet : « La fidélité à l'Écriture, expliquée au sens littéral, semble être l'attitude fondamentale du groupe sadducéen. Comme Livres inspirés, les Sadducéens acceptaient la Loi, les prophètes et les écrits » (sauf Daniel et Esther)... Voulant s'en tenir, par principe, au texte de la Bible, expliqué de façon littérale, les Sadducéens s'efforçaient de vivre selon la Loi; absolument aucune donnée ancienne ne les accuse d'être de mauvais juifs. Cette fidélité à la lettre de la Bible les conduisit à rejeter les nouveautés de croyance et de rite.

« Dans le domaine des croyances, nous saisissons assez bien certaines données essentielles des opinions sadducéennes. Ils gardaient l'ancien idéal de l'Israël d'autrefois avec deux caractéristiques fondamentales, liées l'une à l'autre par un lien profond : le sort et la vie du peuple comptent beaucoup plus que ceux des individus; après la mort, tous les hommes, bons ou méchants, descendent au shéol, lieu de ténèbres et d'oubli où ils mènent une existence diminuée. Fidèles à cet idéal ancien, les Sadducéens n'ont jamais accepté la croyance à la résurrection corporelle individuelle, ni l'idée de récompenses ou de châtements dans l'au-delà. Ils insistaient, par ailleurs, beaucoup sur la liberté humaine, sans pour autant en arriver à nier la providence. Nous n'avons pas de détail sur leur espérance eschatologique, et nous ignorons s'ils attendaient la venue du Messie, davidique ou lévitique » (p. 378).

Les maigres résultats de l'enquête tiennent à la pauvreté des sources parlant des Sadducéens. Cette pauvreté même pose un problème encore non résolu. L'A. a recueilli, inventorié les sources avec un sens critique très aigu. Le lecteur admirera la patience, l'honnêteté intellectuelle et la clarté de pensée de l'auteur. L'ouvrage de Dom Jean Le Moyné représente la somme la plus complète et la plus critique, je dirais, des connaissances jusqu'ici possédées sur les Sadducéens. L'ouvrage fera époque.

Paul-Émile LANGEVIN, s.j.

Jacques SARANO, **Le défi de l'espérance**. Arracher et planter, Paris, Le Centurion, 1973, (12.5 x 20 cm), 192 pages.

L'auteur, s'appliquant le mot d'ordre de Dieu à Jérémie, nous présente une spiritualité du désert. « C'est aux heures du plus affreux dénuement, au fond du creuset, dans la lie de la vie que s'est révélé parfois le dernier mot, le maître mot, l'étincelle de joie. Là dans l'ombre, se tient cachée, timide, la preuve, l'épreuve, la seule preuve » (21-22). Le désert, c'est le réalisme; c'est l'œuvre impitoyable de la critique. L'auteur parle alors du désert de l'objectivité qui appartient à l'évolution de tout homme normal qui veut briser la coquille de sa subjectivité infantile. Mais le désert, en plus des idéologies, des normes et des croyances qui passent à travers la critique, c'est aussi le réfrigérateur et la voiture neuve qui révèlent leur pure et simple matérialité. Le désert, c'est en somme l'épreuve de la vie. « Aussi longtemps que le OUI primaire, avec son ceinturon tout neuf, n'a pas traversé le désert des illusions et de la solitude, la fin des consolations — et les affaissements, la sénilité, la dégringolade du corps, les amertumes, les douleurs et les angoisses du corps, et des amis perdus, et des révolutions ratées — son OUI ne vaut pas cher » (152).

On part de la foi infantile, qui s'accroche aux diverses figures du sacré : la création, la science, la révélation, l'homme et l'amour. Puis, on cherche à s'enfoncer dans les conditions de possibilité de la désespérance de l'homme : les réductions psychologiques et biologiques du mal, où l'homme n'a plus de sens parce que réduit à une combinaison de molécules ou à un ensemble d'archétypes et de désirs. Faut-il s'en tenir à l'égoïsme, en rester au rationalisme, à l'athéisme? Non, il faut, à l'exemple de l'ascèse des prophètes et aussi à l'exemple des maîtres du soupçon, traverser le désert réaliste pour décaper notre foi infantile. Il faut passer par la mort de Dieu pour découvrir l'espérance nue.

Que reste-t-il de ce naufrage du sens? Il reste l'humour, le sourire, la joie. Surtout cette joie qui est le point d'émergence de l'espérance. Certes, notre monde du confort ne comprend pas la joie. Mais c'est là la perle rare, l'esprit d'enfance véritable, l'optimisme réel.

L'auteur apporte ensuite divers arguments sur l'espérance, tant pour défendre le sens contre le structuralisme et contre Monod, que pour défendre le sens contre les réductions psychanalytiques et biologiques de la religion et de la foi. Suivent des analyses sur l'attitude objective, que l'auteur

qualifie de nécessairement athée. Car l'auteur, parlant de l'attitude objective ou scientifique, ou de la constatation, identifie l'athéisme et le déisme philosophique. Et il signale le danger de passer de la méthode au système. On aboutit au terrorisme de la constatation. Ce sont la passion et l'action, l'exigence de l'espérance, qui peuvent libérer de ces illusions. Il faut alors faire appel aux témoins, en particulier le poète et le mystique, qui en dépit de toutes les absurdités de la vie, de tous les deuils et les douleurs, crient leur joie et leur liberté. En définitive, ce grand renversement des valeurs n'appartient pas à la critique, pourtant indispensable, mais au courage de l'espéré.

L'auteur cherche constamment à déplacer les idéologies vers l'infrastructure qu'il recherche dans l'expérience. Il lutte contre les abstractions : « propagande, abstraction, dogmes et systèmes, c'est tout un » (183). Ce thème rejoint d'ailleurs celui de la relativisation de la raison, que l'on rencontre tout au long de ce livre. Il est caractéristique d'ailleurs que, sur ces thèmes, il réfère constamment à Pascal. L'auteur semble aussi bien connaître Bergson.

Un des buts du volume semble être de prouver que, par-delà les intolérances, par-delà la tolérance et toutes les différences, les hommes se rejoignent en profondeur, dans leur radicalité. « En tant qu'ils se classent et se séparent, les hommes sont encore embarbouillés à mi-parcours des arguments, et chacun d'avoir raison, abandonnant à l'autre les miettes sous sa table. Mais suivez-les jusqu'au bout, ne les lâchez pas qu'ils ne se soient cramponnés jusqu'au bout de leur Passion, acharnés jusqu'au bout d'eux-mêmes : alors la même Parole sortira de leur bouche » (175-176). En somme le mi-chemin de la constatation nous sépare. Mais, au niveau de l'exigence, au niveau de l'humour, au niveau de l'esprit d'enfance et au niveau de l'action, nous nous retrouvons.

Et les témoins sont là pour le prouver. Cette attention aux témoins rend l'auteur proche de Bergson et aussi de Malègue. Par ailleurs, dans ses thèses fondamentales, il semble proche de Ricœur. Il cite d'ailleurs fréquemment cet auteur.

L'abordage de ce volume est parfois laborieux. Le vocabulaire est assez compliqué et l'auteur réfère beaucoup à ses écrits antérieurs. Le style est parfois agaçant : il faut prendre le temps de s'y faire. Ce sont là de petits déserts qui peuvent, si on en a le courage, nous conduire à la découverte de pierres précieuses. Certes, plusieurs thèses de l'auteur mériteraient d'être approfondies et critiquées. Mais l'ensemble situe bien le « défi de

l'espérance » et l'auteur, bien loin de se contenter d'arracher, plante aussi généreusement.

Roger EBACHER

Raymond CORRIVEAU, *The Liturgy of Life. A Study of the Ethical Thought of St. Paul in his Letters to the Early Christian Communities*, coll. *Studia*, n° 25 ; Bruxelles — Paris, Desclée de Brouwer, Les Éditions Bellarmin, Montréal, 1970, (16 x 24 cm), 296 pages.

L'A. a rédigé cette étude alors qu'il séjournait à l'*Academia Alfonsiana* de Rome. Ses recherches étaient sous la direction du P. A. Humbert. Elles avaient pour objet les principaux textes où saint Paul présente la vie quotidienne du chrétien comme un culte rendu à Dieu, comme un perpétuel sacrifice spirituel. Une telle vision de la vie chrétienne est de nature à aider bon nombre de nos contemporains, chez qui s'est dessiné trop souvent un divorce, une certaine rupture entre la pratique culturelle et la vie de tous les jours. De plus, le sujet comporte un intérêt œcuménique de grande valeur : une telle conception de la vie chrétienne prise en sa totalité réunit les catholiques et leurs frères séparés, comme en témoignent par exemple les travaux de la Commission théologique sur le culte, qui furent accomplis en prévision de la session du *World Council of Churches* tenue à Montréal en juillet 1963 (cf. *Verbum Caro* 16 (1962) 218-264 ; 17 (1963) 51-68).

La méthode choisie par l'A. est d'abord analytique. Il étudie l'un après l'autre les principaux textes touchant le sujet de son enquête. Il présente les textes suivants, selon l'ordre chronologique le plus probable de la rédaction des épîtres pauliniennes : 1 Th 1,9 ; 1 Co 3, 16-17 ; 5,6-8 ; 6,19-20 ; 2 Co 2,14-15 ; 6,16-7,1 ; 9,12 ; Ph 2,17 ; 4,18 ; Rm 1,9 ; 12,1 ; 15,16 ; Ep 2,20-22 ; 5,1-2.25-27. L'A. laisse hors de son champ de recherche les épîtres pastorales et le billet à Philémon. Le septième et dernier chapitre de l'ouvrage (pp. 223-245) présentera une synthèse des principaux points de vue recueillis au cours des analyses.

L'A. est bien informé. On le soupçonnait déjà à parcourir les notices bibliographiques qui ouvrent chaque chapitre, et les nombreuses indications précises contenues dans les notes infrapaginales. Surtout, les analyses reposent d'abord sur une étude précise, très consciencieuse, du texte grec. Les données recueillies sont d'ordinaire fort justes. Retenons à titre d'exemple le sens donné au verbe *δουλεύειν* que Paul applique en 1 *Thessaloniens* 1,9 à l'ensemble de la vie nouvelle embras-